

ROMAN

La mémoire de la guerre d'Espagne



Carine Fernandez campe un vieil homme, antihéros aussi touchant qu'énervant, dans un roman qui remue avec style et courage la fange de l'histoire espagnole



Jean-Bernard Vuillème

Miguel, alias Medianoche (Minuit), est un vieux solitaire à la démarche hésitante et à la gueule tordue, inculte et quasi illettré. «Dix ans de camp de concentration, quarante ans de mariage», ironise, en guise de raccourci, Carine Fernandez qui signe ce roman intitulé *Mille ans après la guerre*. Veuf depuis quelques années, il connaît une sorte de libération. Pas de quoi faire rêver. Mais s'il n'a pas la fibre du héros, Medianoche possède une mémoire d'éléphant, une honnêteté foncière et une discrète et puissante sagesse. Plus qu'il n'en faut pour parler d'une guerre à bien des égards taboue, du temps qui peut-être érode la mémoire collective, mais marque au fer rouge celles des gens pris dans ses rets.

Le vieil homme vit modestement et paisiblement dans une cité ouvrière de Tolède quand sa sœur Nuria lui annonce son intention de débarquer bientôt chez lui pour faire ménage commun, maintenant qu'ils sont tous les deux vieux et solitaires. Cette missive fait remonter chez le destinataire un vieux ressort libertaire et déclenche sa fuite en compagnie de son chien Ramon. Ne sachant où aller, le vieil homme revient instinctivement sur ses pas jusque dans son Estrémadure natale. Où, bien sûr, rien n'est reconnaissable, à commencer par son village disparu, englouti par les eaux d'un barrage. Etrange retour dans un «pays qui ne ressemble plus à rien» et dans lequel il se sent «plus étranger que s'il se trouvait au pays des Maures». Décidé à prendre la mesure d'un tel bouleversement, il se fait alors «arpenteur du désastre», remontant le cours de son histoire, et celui d'une sombre période de l'histoire espagnole.

Amitié improbable

Diverses figures resurgissent. Il y a Andrés – un héros, lui –, capitaine dans la colonne de Buenaventura Durruti, figure mythique de l'anarchisme espagnol. Médecin, fils d'un marquis, Andrés est un meneur charismatique. Une amitié aussi forte qu'improbable se noue entre ces deux hommes dans le camp de concentration franquiste de Miranda de Estro. Medianoche, emprisonné à 17 ans et demi, est hanté

par son frère jumeau, Mediodia (Midi), assassiné par les Franquistes au lendemain du pronunciamiento. Son jumeau, plutôt que de subir les événements dans une certaine passivité, voulait, très jeune, rejoindre les rangs républicains. Medianoche, lui, n'ose pas franchir les frontières. Contrairement à son ami Andrés, il n'a pas tenté de s'évader des camps. Aimé d'une femme belle et cultivée, il dit non malgré la réciprocité des sentiments, n'osant franchir les limites de sa condition.

Promenant ses lecteurs à travers divers épisodes, pas toujours bien connus, de cette sale guerre d'Espagne, encore taboue à bien des égards, marquée par des tueries, des exécutions sommaires et des atrocités, Carine Fernandez, la donne à voir, et mieux encore à souffrir à travers le regard, le corps et l'esprit d'un homme humble. Un homme qui subit, comme il subira sa vie dans un mariage plus conforme à son statut social qu'à ses sentiments. «Il n'était pas né pour l'épopée, ou même le quart d'heure héroïque, seulement la très banale atrocité quotidienne», note Carine Fernandez. Explication tardive de la gueule tordue de Medianoche: mâchoire fracassée à coups de bottes dans un camp. «L'os s'est ressoudé de traviole, explique-t-elle, lui figeant à vie cette grimace rigolarde à travers la figure.»

Amnésie

Confrontant à la fin du roman le regard innocent d'une jeune étudiante sur le village de Castilblanco («le village du bon pain») à la mémoire collective du barbare lynchage de quatre gardes civils qui s'y produisit en 1932, l'auteure dit le fossé générationnel entre cette fraîche Aurora et le vieux Medianoche. Elle parle aussi d'une certaine amnésie espagnole. Oui, mais le vieux républicain rentre apaisé de ce vrai voyage aux confins de son existence. Il en revient auréolé d'une aura de sagesse. Quasi héroïque quand on a tant souffert. Par la grâce de son écriture au lyrisme maîtrisé, sa capacité à varier les registres et à en jouer, ses clins d'œil, son humour grinçant et fraternel, Carine Fernandez fait de ce roman inconfortable un vrai bonheur de lecture.

Carine Fernandez, «Mille ans après la guerre», Les Escales,
229 p.

re Les Escales